

Les Lettres de mon Château

PAR MAZARIN

Depuis son arrivée à l'Élysée, Jacques Chirac a beaucoup écrit et reçu de nombreuses lettres. Tout le monde s'adresse à lui : ses amis, ses ennemis, ses proches comme ses adversaires. Un de ses fidèles, homme de l'ombre et de pouvoir comme l'était Mazarin, a compilé cette correspondance historique.

7.- Signé Omar Bongo

*Monsieur le Président de la République,
Cher et très estimé confrère,
Guide de l'Afrique et Phare de la pensée,
Mon frère, mon ami, mon cher Jacques,*

Comme j'avais eu l'occasion de te l'annoncer quand tu es venu me voir, je suis arrivé à Paris depuis quelques heures. Connaissant ta sensibilité très exacerbée et les sentiments profonds et sincères, affectueux que tu portes à mon peuple et à ma personne, je n'ai pas voulu perdre la moindre minute avant de te faire savoir la chose. Comme l'on dit chez nous : « Tu ne refuseras pas un grand bonheur à ton ami, sinon le marabout acceptera que les dieux t'envoient un grand malheur. »

C'est donc avec un infini plaisir que je me fais un devoir de te signaler l'arrivée de ton frère africain. Tu me connais, je suis un homme de grande fidélité, comme toujours. Je suis donc installé à l'hôtel Crillon. On a ses petites habitudes. Ça fait vingt-cinq ans maintenant. Ce n'est pas rien, vingt-cinq années de fidélité. Ce n'est pas toutes les épouses qui pourraient dire ça. Mais nous sommes assez complices pour pouvoir plaisanter ainsi des choses grivoises. Vois-tu, j'aime le Crillon. La place de la Concorde me rappelle la grande place de la Fête-Nationale à Libreville. La nôtre est plus grande, mais moins prestigieuse. Au lieu de votre obélisque, notre peuple a souhaité que l'on mette ma statue. Grandeur nature. Tu sais, comme je suis complexé par ma taille, j'ai demandé au sculpteur de me rajouter dix centimètres. Tu ne me croiras pas, tout le monde n'y a vu que du feu.

J'ai un peu l'impression d'être à la maison au Crillon. Ils sont très et parfaitement gentils. Ils me gardent tout le quatrième étage. Je reçois mes visiteurs dans la suite qui est face à la place. On dirait un vrai palais présidentiel, en moins prestigieux il est vrai. Je fais attendre ma famille et mes amis dans les chambres du couloir. Ils ne sont pas moins de quatre-vingt en permanence. Tu sais bien que chez nous le sens de la famille est comme une seconde nature. Mon fils, que je viens de nommer ministre des Affaires étrangères, m'accompagne. Mais je ne l'autorise pas à recevoir les hôtes de marque avec moi. Tu vois, j'ai fait un peu comme toi avec ta fille. Il faut bien leur mettre le pied à l'étrier, à tous ces jeunes. Mon épouse reste dans la chambre. Elle passe son temps à essayer des robes et des chapeaux, surtout des chapeaux. C'est une maladie ! Hier nous avons eu un grave différend. Tu te rends compte, elle ne veut plus mettre que du rouge. Du rouge ! C'est affreux, du rouge avec du noir. J'ai beau lui dire que le jaune est beaucoup plus seyant, elle ne veut rien entendre. Comme on dit plaisamment en France : « Nul n'est prophète en son pays. »



Bon, et puis où veux-tu que j'aille à l'hôtel quand je suis à Paris ? J'aurais pu aller au Plaza Athénée, mais depuis qu'ils l'ont refait, je le trouve trop clinquant et trop chargé. Un vrai palace pour Arabes. Le George-V, il est trop loin de l'Élysée. Ce serait une trahison de ma part contre toi, mon frère de sang. Et puis, dernièrement, les Rolling Stones y ont séjourné. Ce ne serait pas digne d'un chef d'Etat d'y descendre. Donc, va pour le Crillon. Et puis, tu sais, je veux faire tout comme toi : donner à mon peuple une leçon de simplicité et, le Crillon, ça fait modeste, et en plus on n'a nul besoin de prendre la voiture pour aller faire des courses rue du Faubourg-Saint-Honoré. Tu te rends compte où j'en suis personnellement ramené. Alors que le Gabon a

tellement de pétrole dans ses sous-sols, j'en suis à économiser présentement l'essence dans ma voiture. Je suis certain qu'en me lisant, ton cœur s'est rempli de fierté à l'endroit de ton frère.

Dis-donc, à propos de pétrole, il est bien curieux le nouveau président d'Elf, Philippe Jaffré. Il n'aime rien comme ses prédécesseurs. C'est un ascète. Je m'en méfie. Je n'aime pas les gens qui ne sont pas des bons vivants. Souvent, ce sont des êtres méchants. Rends-toi compte un peu, il n'aime pas la bijouterie, même en or. Je n'ai pas pu le croire. Il m'a fallu du temps. J'avais pourtant choisi quelque chose de discret, même d'un goût particulièrement raffiné. C'était un collier en or massif, comme les Gabonais aiment à en porter le dimanche quand ils

perfection. Il ne lui manque que la couleur pour qu'il soit l'un des nôtres. J'avoue néanmoins cependant que je n'y comprends plus rien. En quelque sorte j'ai du mal à y retrouver mes petits. Hier c'était ton grand ami, presque ton frère, en tout cas ton proche collaborateur. Ensuite il a été celui de Balladur. Remarque, c'était nécessaire parce que ton Balladur, si tu savais, son voyage en Afrique, il ne cessait de se plaindre. D'abord il faisait trop chaud. Bien sûr qu'il fait chaud en Afrique, c'est même pour ça qu'on est noir. Mais tu connais, nous, on a la tête près du bonnet, ça nous vexé quand on nous le fait remarquer. Ensuite, il y avait des moustiques. Est-ce de ma faute s'ils le choisissaient toujours comme cible ? Enfin, le soir,



vont dans les restaurants chics de la capitale. En plus c'était très discret. Tu le mets sous ta chemise, tu laisses ouverts les quatre premiers boutons et les femmes en passant devinent à peine que c'est de l'or. Il doit être complexé, ce Jaffré, pour ne pas aimer ce collier. Il est vrai, remarque bien, que pour que ça t'aille il faut avoir un buste d'homme sportif et conquérant. Un peu mon style, quoi ! Bref, je me demande comment on va bien pouvoir s'entendre avec un président pareil ? J'aimais mieux ses prédécesseurs. Je te préviens, tu connais mon amour pour la France, tu sais que c'est plus et mieux que ma deuxième patrie, mais il y a des limites. Moi aussi je ne peux faire n'importe quoi. Je dois donc penser aux intérêts de mon peuple. Car il y a pire avec ce Jaffré. Non seulement il n'aime pas les cadeaux pour lui, ce qui montre que c'est un goujat. Mais en plus, il n'en fait pas. Ce qui démontre que c'est un cœur sec. Je préfère te prévenir que les Américains, eux, savent toujours vivre. Je ne conduirai pas mon pays à la ruine à cause de ce monsieur Jaffré. Préviens-le que je n'ai pas l'intention de me convertir au protestantisme. De surcroît il est triste comme un bonnet de nuit. Même en Afrique il ne rigole pas. Il ne sait même pas plaisanter. Je t'en prie, rappelle-le auprès de toi, charge-le des rapports avec les cultes, je suis certain que ça lui ira comme un gant. A propos, comment va mon grand ami Michel Roussin ? Un véritable Africain celui-là. Il sait nous imiter à la

j'ai voulu lui proposer quelqu'un pour l'aider à éteindre sa lampe de chevet. Tu vois ce que j'ai voulu dire ? Eh bien lui, il a rien compris. Il m'a demandé quelle était la différence dans le maniement du courant électrique avec la France. Je te jure que c'est vrai ! Je me demande encore s'il m'a pris pour un crétin ou si c'est lui qui n'entendait rien aux coutumes africaines.

Mais revenons à l'ami Roussin. Après, j'ai vu qu'il avait des ennuis avec la justice. Je t'avoue que je me suis quelque peu inquiété. Non que j'aie quelque chose à me reprocher. On ne va tout de même pas m'en vouloir de ma générosité. Tu devrais envoyer Toubon au Gabon. Je lui montrerai comment il faut faire quand on n'est pas content d'un magistrat. D'ailleurs, pour être plus tranquille, je n'ai nommé que des membres de ma famille. Pourquoi ne fais-tu pas de même ? Tes compatriotes sont très attachés, comme les miens, à la famille. Je suis certain qu'ils apprécieraient beaucoup.

Oui, je suis inquiet pour Michel. Et puis j'ai vu que tu le fais reprendre sur les listes parisiennes. Tu as bien fait. C'est un brave garçon. Il vaut mieux que tu le gardes tout près de toi. Si tu le veux bien, je continuerai à le voir et à le recevoir. Il sera notre lien. Un mot sur le nouveau ministre de la Coopération Jacques Godfrain. Figure-toi que je l'avais croisé il y a très longtemps chez notre vieil ami Foccart. Il lui portait ses valises. Je vois qu'il est monté en grade. Tu as raison, Jacques, je

reconnais là ton grand cœur. Il faut toujours assurer la promotion des petits collaborateurs. Sinon ils se désespéreraient, ils s'ennuieraient, ils finiraient par vous critiquer. Ils ont alors l'idée de dévorer la main qui les nourrit. Remarque, avec Godfrain, tu ne risques rien. Je l'ai vérifié. Il n'y connaît rien. Il ne s'intéresse qu'à la moto. Figure-toi qu'il veut faire le prochain Paris-Dakar et nous faire aimer le roquefort qui est, je crois, le fromage de sa région. Nous ne voudrions pas susciter de la vexation pour sa personne, mais le roquefort au Gabon, c'est pas dans nos habitudes. Ceci dit, je suis bien content que tu nous aies enlevé le frère de Debré, Bernard. Non pas que j'avais des mauvais rapports avec lui. Mais il est médecin, alors forcément, chaque fois que je le rencontrais, tout Libreville annonçait que je passais de la vie à trépas. Tu te rends compte, alors que j'ai jamais été en si bonne forme. En tout cas, cette affaire m'a fortement déplu. Balladur a été incapable d'y mettre un terme. Je compte sur toi pour le faire. D'ailleurs, tu devrais m'envoyer Juppé pour que je lui explique comment il doit s'y prendre avec les journalistes. Quand je pense qu'il s'est laissé empoisonner pour



une bricole de logement. Je lui montrerai, moi, comment on fait pour construire un palais présidentiel sans que personne n'y trouve rien à redire.

Alors j'ai une question importante à te poser. Quand je pense que j'ai failli oublier, mais où donc avais-je la tête ? Giscard ne cesse de me téléphoner. Il fait semblant de s'intéresser au Gabon. Il croit me faire plaisir en me parlant du Système monétaire international ou du fonctionnement du marché du cacao. En fait, ce ne sont que des prétextes. A la fin de la conversation, incidemment, tu vois, il me demande si la chasse a été bonne ces jours derniers. Il sait très bien que je ne chasse plus depuis longtemps. C'est pour se faire inviter qu'il me le dit. Que dois-je faire ? Il n'est pas question que je le fasse tant que je n'aurai pas ton autorisation. Après tout je ne lui dois rien. Quand il a été président il préférerait Bokassa. Quelle honte !

Tu vois, je fais tout pour t'aider. J'ai pensé que tu serais content que je fasse mes courses à Paris. C'est bon pour la consommation, donc pour l'économie, donc pour le chômage, donc pour mon ami Jacques. Tu vois, comme ça, j'ai fait des progrès en macroéconomie. Ce n'est qu'un début. Je me suis donc acheté huit paires de boots en crocodile noir et j'ai même trouvé un bottier qui me fait mes talons hauts à l'intérieur plutôt qu'à l'extérieur de la chaussure. Tu vois, on n'arrête pas le progrès, décidément.

Cela m'a fait du bien, mon cher Jacques, de te donner des nouvelles de cette Afrique que tu aimes tant. Comme on dit chez nous : « C'est celui qui est à côté des toilettes qui sent les mauvaises odeurs. » C'est en sage que j'ai pris ma plume. En vieux sage que je suis devenu mais qui éprouve toujours pour toi la même fraternelle, sensible, sincère, fidèle, chaleureuse, totale, chaude et

Omar Bongo

véritable amitié.
Ton Omar Bongo, admirateur de la première heure